



POESIE.

SONNETS.

A MON PÈRE.

Lorsque je te regarde aujourd'hui, mon vieux père,
Avec tes cheveux blancs, ton front triste et rêveur,
Une larme aussitôt vient mouiller ma paupière :
La pitié, le chagrin s'emparent de mon cœur.

Hélas ! Elle n'est plus, la compagne si chère
Qui vivait de ta vie et faisait ton bonheur,
Et tu vas maintenant soucieux, solitaire,
En suivant un sentier qui n'a plus une fleur.

Après avoir tous deux bravé les flots, l'orage,
Vous étiez parvenus à la tranquille plage.....
Du bonheur d'ici-bas, Dieu mesure le temps.

Je comprends la pâleur dont se peint ton visage,
Mais les maux sont moins durs si quelqu'un les partage :
Mon vieux père, vois donc les pleurs que je répands.

M.

SERMENT.

Sous mes yeux, un vieillard qui parlait de sa mère
Répandait des larmes, un jour ;
Il disait : Pour mon cœur elle restera chère,
Je vis encor de son amour.

Près d'une croix brisée, à genoux sur la terre,
Souvent j'ai vu de mon séjour,
Des malheureux pleurant quelqu'un que la poussière
Avait appelé sans retour.

Dieu du ciel, tu le sais, un coup bien douloureux
M'assimile au vieillard que j'aime, que j'admire,
Et je trouve mon rang parmi ces malheureux ;

Je l'ai juré cent fois, je jure de nouveau :
Mère, ton souvenir restera frais et beau,
Dans les plis de mon cœur jusqu'à ce que j'expire.

M.

AIMEZ LE BON DIEU.

Mes enfants, dites-moi, lorsque les fils du riche,
Avec leurs beaux habits ont passé sous vos yeux,
N'avez-vous pas rougi, vous, sous votre habit chiche,
Et n'avez-vous pas dit : Si nous étions comme eux !
Consolez-vous, enfants, quel désir vous enflamme !
Les ornements du corps valent toujours si peu.
D'ornements précieux parez votre jeune âme,
Enfants, aimez bien le bon Dieu.

Au milieu des mépris dont chacun vous outrage,
En voyant les égards, les soins respectueux
Dont on entoure hélas ! tant d'autres de votre âge,
N'avez-vous jamais dit : Si nous étions comme eux !
Enfants, consolez-vous, les égards, les louanges
De ce monde insensé valent toujours si peu ;
Mais vous aurez pour vous l'amitié des beaux anges,
Si vous aimez bien le bon Dieu.

N'avez-vous pas jeté, dans vos rêves de gloire,
Sur les grands quelquefois, des regards envieux ?
Pour vous faire un beau nom, pour briller dans l'histoire,
N'avez-vous jamais dit : Si nous étions comme eux !
Ah ! qu'appellez-vous gloire ? un vain mot, un fantôme,
Qu'on atteint avec peine et qui dure si peu ;
Mais vous aurez un nom dans l'éternel royaume,
Si vous aimez bien le bon Dieu.

Vous cherchez le bonheur, vous le cherchez sans cesse,
Dieu lui-même en vos cœurs a mis ce doux penchant ;
Mais n'avez-vous pas cru qu'un amas de richesse
Pourrait vous procurer ce bonheur à l'instant ?
Tout bien sur cette terre est vil et périssable,
Il nous arrive tard, et surtout dure peu :
Voulez-vous posséder un bonheur pur et stable ?
Enfants, aimez bien le bon Dieu.

M.

